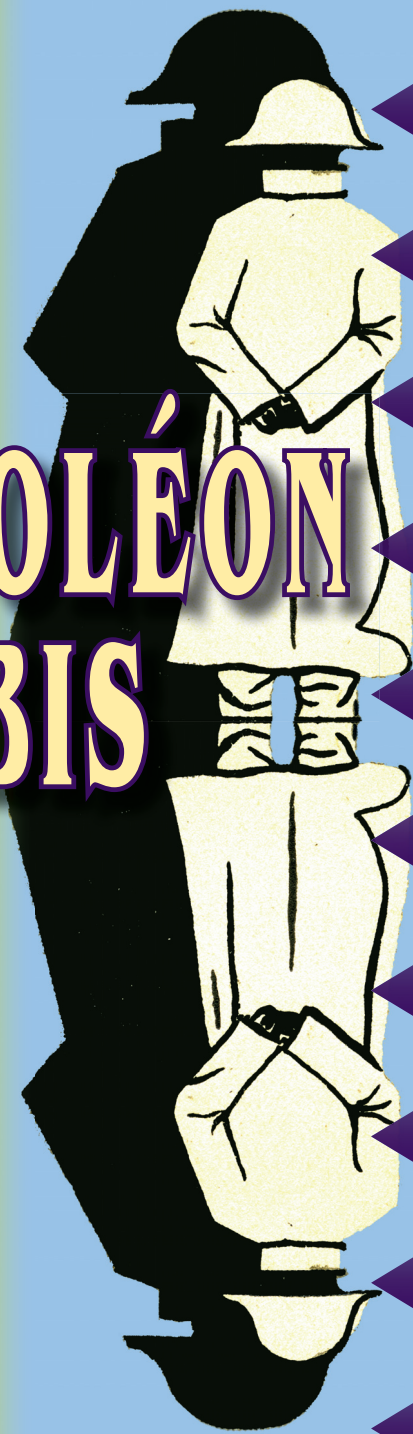


RENÉ
JEANNE



NAPOLÉON BIS



U COLLECTION
CHRONIE
l'adopte devient l'histoire

chez **P.R.N.G.** EDITIONS
P.R.N.G. EDITIONS

Dans la même collection *Uchronie* :

Ch. Renouvier, *Uchronie, l'utopie dans l'histoire*

L. Geoffroy-Château, *Napoléon apocryphe*

J. Deincourt, *Le Sosie de l'Aigle*

J. Deincourt, *Napoléon avait raison*

R. Jeanne, *Napoléon Bis*

H. Buchard, *Comment la France conquiert l'Angleterre en 1888*

J. d'Agraives, *L'Aviateur de Bonaparte*

J. d'Agraives, *Le Corsaire borgne*

J. d'Agraives, *Les Ailes de l'Aigle*

Posteritas, *Le Siège de Londres*

J.-P. Laigle, *Ave Caesar Imperator*

A. Robida, *L'Horloge des Siècles*

J. Bernard-Walker, *La vengeance du Kaiser*

Sir G. Chesney, *La bataille de Dorking*

L. Daudet, *Ciel de feu*

M. Twain, *Un Yankee à la cour du roi Arthur*

Vte d'Arlincourt, *Le Solitaire*

J. Boireau, *Les enfants d'Ibn Khaldoun-Chroniques sarrasines*



Tous droits de traduction de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Conception, mise en page et maquette : © Éric Chaplain

Pour la présente édition : © PRNG ÉDITIONS — 2008/2020

PRNG Editions (Librairie des Régionalismes) :

48B, rue de Gâte-Grenier — 17160 CRESSÉ

ISBN 978.2.36634.014.3

Malgré le soin apporté à la correction de nos ouvrages, il peut arriver que nous laissions passer coquilles ou fautes — l'informatique, outil merveilleux, a parfois des ruses diaboliques... N'hésitez pas à nous en faire part : cela nous permettra d'améliorer les textes publiés lors de prochaines rééditions.

RENÉ JEANNE

**NAPOLÉON
BIS**



PREMIÈRE PARTIE

I. Un jeune ménage dans un vieux château

Il avait toujours été entendu entre François Russac et moi que, quelque fût celui de nous deux qui le premier renoncerait au célibat, ce mariage ne changerait rien à nos vieilles habitudes d'amitié. C'est là une de ces promesses auxquelles se laissent aller le plus régulièrement deux amis mais qui, à force d'avoir été oubliées, ne trompent pas plus ceux qui les font que ceux à qui — de bonne foi pourtant — elles sont faites.

Je fus donc passablement étonné quand, dans les premiers jours de juillet 1928, je reçus un bref billet de François :

« Mon vieux,

« Nous sommes depuis une semaine à Montfort-le-Hardy, dans la vieille propriété qui constitue le plus clair de l'héritage que Suzanne tient de ses parents. Nous avons l'intention d'y demeurer jusqu'en octobre. Veux-tu venir nous y rejoindre ? Choisis toi-même la date qui te conviendra le mieux et qui bouleversera le moins le programme — certainement établi déjà — de tes vacances. La campagne est si belle ici qu'elle s'accommodera aussi bien de l'ardent soleil d'août que des brumes commençantes de septembre. Pourtant je me permets de te souffler à l'oreille que notre amitié a plus d'exigences et que nous nous réjouissons, Suzanne et moi, si tu nous disais tout simplement : J'arrive demain ! »

François était passé devant l'écharpe tricolore de M. le Maire du 7^e arrondissement et l'étole dorée de M. le Curé de Sainte-Clotilde dans la dernière semaine de mai, et il était immédiatement parti pour Constantinople, la Syrie et la Grèce. Six semaines s'étaient donc tout juste écoulées entre son mariage et l'annonce qu'il me faisait de son retour et du désir qu'il avait de faire de moi le témoin de sa lune de miel...

Pendant quelques instants je me demandai si cet empressement à renouer les maillons de notre vieille amitié ne dissimulait pas

quelque déception conjugale. Mais très vite je repoussai cette hypothèse non sans me reprocher de l'avoir, ne fût-ce que pendant une minute, laissée effleurer mon esprit. Était-il vraisemblable, en effet, que Suzanne, si intelligente, si jolie, si fine, de qui François, qui la connaissait depuis si longtemps, s'était épris avec une lenteur si raisonnable et qui avait répondu à cet amour avec tant d'abandon heureux et confiant, ne fût pas exactement celle que mon ami avait imaginée et découverte peu à peu ?.. Non ! Non ! Cela était impossible et si François désirait ne pas prolonger davantage l'entr'acte que son mariage avait imposé à notre amitié, c'était tout simplement parce que cette amitié lui était chère — aussi chère qu'elle l'est à moi-même — et que l'amour que Suzanne avait pour lui était assez fort, assez sûr, pour ne rien craindre d'un sentiment comme celui qui nous unit François et moi. Oui, c'était cela, c'était évidemment cela !

Heureux de m'être fourni à moi-même une certitude qui s'accommodait si bien des exigences de mon amitié, je n'hésitai pas à répondre à Russac non pas que j'arriverais chez lui le lendemain comme il me le suggérait avec tant d'empressement, mais trois jours plus tard, ce délai m'étant imposé, non par un reste de discrétion, mais uniquement par la nécessité dans laquelle je me trouvais de régler une affaire importante avant de quitter Paris.

M'étant libéré de cette affaire dans les délais que je m'étais fixés, à l'heure dite je descendis donc du train à la gare de Montfort-le-Hardy. François et Suzanne m'y attendaient dans leur auto qui s'engagea sur une route aux larges lacets blancs, coupa de son ronflement mécanique la paix d'un village attendant le retour des champs, enjamba une rivière paresseuse et escalada un sous-bois plein de chants d'oiseaux, pour s'arrêter au bout de dix minutes devant le perron bas d'un grand bâtiment de la fin du XVIII^e siècle occupant le centre d'une vaste terrasse d'où,

par dessus les épaisses futaies que nous venions de traverser, l'on dominait un immense panorama de prairies et d'étangs.

— « Vous m'aviez toujours caché que vous étiez châtelaine ! » murmurai-je à l'oreille de Suzanne après un rapide regard sur la façade blanche du château, trouée de deux longues rangées de fenêtres pour la plupart aveuglées par leurs persiennes, sur les deux statues de divinités mythologiques qui montaient la garde de chaque côté du perron, sur la tour ronde du pigeonnier qui semblait servir de charnière à deux longs bâtiments abritant les « communs » : écuries, remises, cellier, buanderie, etc. et sur les bois qui, de toutes parts, montaient à l'assaut de la terrasse et des bâtisses.

— « Hélas ! répliqua en soupirant la femme de mon ami. Et pour combien de temps ? Il faudrait être plusieurs fois millionnaire pour entretenir tout cela. Or, nous ne le sommes pas et pourtant, je ne peux me résigner à abandonner cette vieille demeure qui, depuis plus d'un siècle, a toujours appartenu à ma famille, où j'ai passé toutes mes vacances et qui fourmille de souvenirs auxquels je tiens... Alors, vous voyez, nous avons condamné la plus grande partie de la maison où nous ne mettons pas les pieds... C'est triste, toutes ces fenêtres closes... On croirait que derrière elles il y a des morts... Mais ce qui le serait encore davantage, ce serait d'abandonner tout cela à des lotisseurs... ».

François, qui était allé conduire sa voiture au garage, revint.

— « Je parie que Suzanne t'a déjà mis au courant de tous ses tracas de propriétaire ! Allons, viens ! »

Et nous prenant, sa femme et moi, chacun par un bras, François nous fit gravir en courant les quatre marches du perron, puis, se retournant brusquement :

— « Regarde ! s'écria-t-il. Est-ce que cela ne mérite pas qu'on ait quelques ennuis avec le fisc, les entrepreneurs et les domestiques ? »

La balustrade de pierre de la terrasse se découpant en blanc sur les frondaisons sombres qui dévalaient, sur plus d'un kilomètre, en ondulations molles et mouvantes, semblait le symbole précis de la civilisation et de l'art limitant la poussée des forces de la Nature... Et au-delà des bois, les prairies coupées d'étangs, de ruisseaux et de haies que dominait de-ci de-là un groupe majestueux de châtaigniers, s'étendaient grassement jusqu'à l'horizon que fermait une ligne de collines en tous points semblables à celle dont nous occupions le sommet et sur ces collines d'autres châteaux, d'autres demeures centenaires montraient entre les arbres leurs façades blanches coiffées d'ardoises discrètes. De cet immense paysage aux lignes à la fois allongées et pleines, aucune note violente ou crue ne venait rompre l'harmonie paisible et confortable; rien n'y bougeait non plus si ce n'est, très lents, de fins nuages blancs qui s'étiraient sur le ciel tendre avec des grâces d'écharpes dénouées, et, aussi lents, sur le vert généreux des prés, quelques-uns de ces gros bœufs blancs-crème qui sont l'honneur du Morvan.

— « Tant qu'il n'y aura pas d'usines au bord de ces ruisseaux, reprit gravement François, tant qu'aucune cheminée de ciment armé ne menacera ce ciel, nous garderons le château de tes pères, ma petite Suzanne! Il faudra que je m'arrange pour gagner assez d'argent, voilà tout!.. ».

— « Pourquoi faut-il qu'il y ait un rapport entre le bonheur que donne ce spectacle et l'argent? » murmura Suzanne en hochant tristement la tête.

— « Et pourquoi faut-il que tu poses des questions auxquelles seul un philosophe pourrait répondre, ma chère petite, et non le modeste chirurgien que je suis? répliqua François. Allons, viens! »

Il me prit par le bras et m'entraîna en grognant:

« Elle a raison! Pourquoi faut-il qu'une misérable question d'argent vienne gêner le plaisir qu'on aurait de vivre ici d'un

bout à l'autre de l'année sans penser à rien... Tiens, voici ta chambre! On va t'apporter tes valises... Quand tu voudras, tu nous trouveras sur la terrasse!.. Dépêche-toi! »

La chambre où mon ami venait de me faire entrer semblait une pièce de musée, Fontainebleau ou Compiègne: lit d'acajou à colonnes surmontées de têtes de sphinx, appliques et lustre de cuivre et de bronze aux lignes pompéiennes, sur la cheminée pendule et candélabres aux victoires déployant leurs ailes, murs tendus de toile imprimée répétant à l'infini le même motif décoratif de couronnes de laurier et de chêne entourant l'aigle impériale aux serres crispées sur des foudres, fauteuils aux bras carrés, tabourets en X et tapis semé d'abeilles... Dans un angle de la chambre une petite porte sous tenture conduisait à un étroit cabinet sur la table de toilette duquel tous les accessoires de fine porcelaine blanche liserée d'or, alignés comme pour la parade, s'enorgueillissaient de l'initiale du maître: « l' "N", qui dit "Non!" aux Rois ».

Je m'attendais si peu à être aussi brusquement et aussi précisément rejeté dans cet impérial passé et j'éprouvais à cette transposition quasi-miraculeuse un si vif et si profond plaisir que j'eus une désillusion quand je vis apparaître dans l'encadrement d'une des deux portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse le valet-jardinier qui m'apportait mes valises: tablier de grosse toile bleue pittoresquement rapiécé sur une chemise de flanelle aux manches retroussées, pantalon kaki et savates dans des sabots. Que cet accoutrement était loin de l'habit à la française, de la perruque poudrée, des bas blancs et des souliers à boucles que le décor dans lequel je me trouvais appelait impérieusement! Mais l'idée de voir mes valises anglaises, faites pour l'auto, le wagon-lit, la cabine de paquebot et l'avion, entre les mains d'un valet porteur de la livrée impériale était si bouffonne, qu'à la seconde même où elle naissait en moi je sentis combien j'étais ridicule d'avoir subi le charme qui se dégageait des meubles et

des bibelots dont j'étais entouré au point de m'être laissé aller à un si puéril écart d'imagination.

Chaque fois — et cela m'arrive souvent — que je surprends ainsi ma raison en flagrant délit de faiblesse j'en éprouve une telle gêne qu'instinctivement je me joue à moi-même la comédie de la satisfaction. Cette comédie qui d'ailleurs ne réussit pas à me tromper aussi complètement que je le voudrais se traduit par le plus parfait détachement apparent : si je suis dans la rue, je fais des moulinets avec ma canne en regardant les passants d'un air supérieur ; si je suis chez moi je quitte mon travail ou mon journal pour aller à la fenêtre, regarder pendant une minute ou deux le spectacle de la rue ou pour feuilleter négligemment le premier livre qui me tombe sous la main et toujours, quel que soit l'endroit où je me trouve, une chanson me monte aux lèvres que je fredonne sans me soucier d'être ou non entendu.

Ce jour-là, ce fut l'air de la Reine Hortense qui jaillit du fond de mon inconscient

*« Partant pour la Syrie,
« Le jeune et beau Dunois... ».*

Mais je n'allai pas plus loin, m'étant immédiatement aperçu que ce n'était pas à ce symbole musical de l'épopée impériale que je devais demander de m'arracher au charme que je subissais... J'ouvris donc mes valises en grognant et, pour me démontrer à moi-même ma parfaite indépendance, je lançai à la volée mes vêtements et mes chaussures sur les fauteuils et jusque sur le lit... Après quoi, il ne me resta plus qu'à tout remettre en ordre dans les tiroirs de la vaste commode qui se trouvait entre les deux fenêtres, ce que je fis en fredonnant, sans chercher à m'en défendre cette fois :

« Partant pour la Syrie... ».

— « Qu'est-ce que tu fais ? Nous t'attendons ! »

C'était François qui venait me rappeler ce que je devais à notre amitié.

— « J'arrive! J'arrive! »

En un tournemain j'eus achevé de mettre mes affaires en ordre et j'allai rejoindre mon ami et sa femme.

— « Je vous remercie de l'attention que vous avez eue en choisissant ma chambre, dis-je à Suzanne. François vous a dit combien j'aime le premier Empire ».

— « Oui, oui, j'ai mis Suzanne au courant de tes goûts et de ton amour immodéré pour tout ce qui peut te rappeler ton Corse aux cheveux plats! lança vivement Russac. Mais ne l'aurais-je pas fait que tu aurais encore dû t'asseoir dans un fauteuil et dormir dans un lit venus en droite ligne des ateliers de Fontaine et Percier... Il n'y en a pas d'autres ici!.. Si tu ne me crois pas, viens faire le tour du propriétaire! »

Et passant son bras sous le mien de ce geste que je connais si bien, mon ami m'entraîna...

Le vestibule dans lequel nous pénétrâmes n'avait pas, à sa porte, le factionnaire coiffé du bonnet d'ourson des grenadiers de la garde ou du turban des mamelucks, mais c'est tout ce qui lui manquait pour ne pas être la reproduction — ou mieux encore: le modèle — d'une lithographie de Raffet. La salle à manger semblait attendre qu'un valet vînt poser sur la table l'aile de poulet froid et la carafe de Chambertin constituant le menu préféré de l'Empereur. Les chambres du premier étage s'ouvraient sur un long couloir aux allures de caserne ou de couvent et, non moins que celle où je venais de m'installer, méritaient de ramener ma pensée vers « le jeune et beau Dunois, partant pour la Syrie », du moins les trois ou quatre que je vis, car la plupart, ainsi que Suzanne me l'avait déclaré une demi-heure plus tôt, étaient « condamnées » pour raison d'économie. Quant au salon qui occupait toute l'aile droite du rez-de-chaussée il était tout simplement la copie un peu réduite mais scrupuleusement

fidèle de la salle du trône du château de Fontainebleau. Rien n’y manquait, ni le plafond surchargé de dorures, ni les portes ornées de faisceaux d’armes, ni les torchères, ni le lustre de cristal aux pendeloques miroitantes, ni sur sa petite estrade de trois marches et sous son dais d’hermine et de pourpre semé d’abeilles, le siège impérial « au dossier rond comme un tambour ».

Stupéfait, je m’arrêtai sur le seuil et regardai François. Celui-ci échangea avec sa femme un clin d’œil amusé puis se tournant vers moi :

— « Eh bien ? Que dis-tu de cela ? Toi qui n’ignores rien des années 1800-1815. ».

— « Oh ! rien ! »

— « Oui, oui, maintenant que tu es ici... tu te rends compte que tu serais imprudent en prétendant. ».

— « Mais je ne prétends rien ! »

— « Sans doute, mais, enfin, tu ignorais qu’au fond d’une vallée morvandote il y avait de tels vestiges de la grandeur napoléonienne. ».

— « J’avoue que. ».

— « Et puis tu sais... Ce n’est pas là une reconstitution théâtrale, un décor ! Non ! Il n’y a rien de toc dans tout cela... Rien ! »

« Tu n’as pas besoin de me le dire ! répliquai-je avec une pointe d’agacement. Ça se voit ! Mais enfin ce château n’a jamais fait partie du domaine impérial ? »

— « Jamais ! répartit vivement Suzanne. Il est tombé entre les mains de ma famille en 1794 ou 95, lors de la liquidation des biens nationaux et n’en est jamais sorti ! »

— « Et l’Empereur y est venu ? »

— « Jamais ! »

— « Alors, ce trône ? »

François me prit par l’épaule et me conduisit devant un portrait accroché au mur faisant face au trône impérial :

— « C'est à celui-ci qu'il faut t'adresser ! »

Ce portrait était celui d'un homme en uniforme de général de la Grande Armée: visage taillé à coups de hache, encadré de cheveux et de courts favoris noirs, bouche aux lèvres épaisses, menton gras s'écrasant sur le haut col brodé, yeux luisant d'un sombre éclat sous des sourcils épais se rejoignant au-dessus d'un nez presque aussi camard qu'un nez de nègre.

« Le Général de division Michel-Hector Beaudouin, baron de l'Empire! déclama François, le bras levé. Altesse, saluez ! »

Un son de cloche venant de la terrasse interrompit cette réédition de la scène des portraits mise à la mode par le seigneur Ruy Gomez de Silva au troisième acte d'*Hernani*:

— « Le dîner est servi ! » annonça Suzanne.

— « Ce qui ne m'empêchera pas de te faire faire la connaissance du Général ! reprit François qui a toujours montré une très grande suite dans les idées.

— « Je l'espère bien ! »

Nous traversâmes le vestibule et gagnâmes la salle à manger, et le potage fumait encore dans nos assiettes que mon ami avait déjà repris :

— « Le Général baron Beaudouin est l'arrière-grand-oncle de Suzanne. Il était fils de paysans et servait dans l'armée où, en 1789, il avait déjà les galons de sous-officier. La Révolution fit de lui un officier et l'Empire un général... Ses parents qui avaient quelques économies que la vente des bestiaux aux fournisseurs de l'armée arrondissait chaque jour, achetèrent pour une poignée d'assignats ce château dont les propriétaires avaient émigré. Le Général en hérita au lendemain d'Austerlitz et comme il avait, lui séide du doux Bonaparte, une haine farouche pour tout ce qui lui rappelait l'insupportable tyrannie du sanguinaire Louis XVI, il apporta tous ses soins à effacer de ces murs et de ces lambris tout ce qui évoquait les élégances de Trianon... Plus de bergères arrondies et moelleuses, mais

des sièges raides, plus de bouquets pompadour mais des aigles, des abeilles, des faisceaux de licteurs... La civilisation et l'art étaient nés le jour de la déclaration des Droits de l'Homme ou plus vraisemblablement la nuit du 18 Brumaire ! »

— « Mais la salle du trône ? »

— « Ah ! ça ! »

François regarda sa femme, puis reprit :

— « Comme tous ceux qui lui devaient leur fortune et leur gloire, le Général avait tout naturellement pour l'Empereur un culte qui allait jusqu'au fanatisme, ce qui n'avait rien d'original, mais ce qui l'était davantage, c'était que ce fanatisme s'était mué en un désir très particulier — une ambition plutôt — recevoir l'Empereur sous ce toit, le voir s'asseoir à cette table, parcourir de son petit pas pressé cette terrasse.

La salle du trône qui t'intrigue tant est née de cette ambition ! »

— « Je comprends ! Et l'Empereur a répondu à ce désir ? »

— « Jamais ! Je te l'ai déjà dit. Bien qu'il eût épousé en 1808 la fille d'un banquier alsacien chez qui il avait logé l'année précédente au retour de la campagne de Friedland, le Général n'était pas assez riche pour que les travaux qu'exigeait ce désir de recevoir son maître de façon vraiment impériale fussent faits en quelques semaines ou même en quelques mois, si bien qu'il dut partir pour la Russie en mai 1812 sans que la salle du trône fût achevée !.. Et je pense que tu sais assez en détail ce qui arriva ensuite pour ne pas supposer que l'Empereur, au lendemain de Leipzig ou à la veille de Waterloo, pût trouver le temps de venir passer un de ses « week-end » au château de Montfort-le-Hardy... ».

— « Votre salle du trône n'a donc jamais servi ? »

— « Le Général ne voulait même pas que les portes en fussent ouvertes — pour être certain que sa volonté serait scrupuleusement respectée, les clefs de ces portes ne quittaient pas sa

poche — et c'est seulement au lendemain de sa mort, en 1823, que sa veuve, sa fille et sa sœur franchirent le seuil quasi-sacré ! »

— « Mais comme la Générale aimait mieux vivre à Paris qu'ici, intervint Suzanne, et qu'elle mourut ainsi que sa fille lors de l'épidémie de choléra en 1832 sans avoir remis les pieds ici, comme la sœur du général, mon arrière-grand-mère, qui était aussi sa seule héritière, ne livra jamais le château à la curiosité des visiteurs et que mon grand-père et mon père ont soigneusement imité cet excellent exemple, nul ne sait que les murs de Montfort-le-Hardy abritent un morceau aussi important et aussi parfait de style Empire, qui est en même temps un symbole des plus significatifs du fanatisme que Napoléon avait su inspirer à ceux qui l'approchaient... ».

— « Fanatisme dont nous subissons les effets, précisa François, puisque Suzanne accepte d'un cœur léger de se priver chaque année de quelques robes et de quelques chapeaux plutôt que de voir le château — ou simplement l'un ou l'autre des meubles qui garnissent la salle du Trône — tomber en des mains irrespectueuses... ».

— « Bah ! tu en seras quitte pour faire quelques opérations de plus... »

— « Je dois bien cela au souvenir de l'homme du XIX^e siècle qui a procuré le plus d'ouvrages aux chirurgiens ! conclut François en prenant, comme c'eût été un bistouri, le couteau qui était devant lui pour découper le poulet que le domestique venait de poser sur la table ».

